

« Les sensations du tissu de l'amour »

Notre génération s'est ouverte aux mots et aux choses. Michel Foucault les a introduits pour nous par « Les Ménines ». Lumière fut faite sur ces regards de l'infante, de Vélasquez lui-même, qui regardent ceux qui s'inscrivent dans le petit miroir, en arrière des personnages, dans lequel se reflètent le Roi et la Reine. Ce tableau était dans le bureau du Roi qui choisit de ne pas paraître tel Louis XIV en majesté, mais dans l'essence de la royauté : la transmission de la vie dans une famille choisie pour représenter la filiation au pouvoir. Le regard de la jeune infante est tourné vers son père, chargé d'un soupçon de désir.

Deux ans après, Vélasquez peint un autre tableau, « Les Fileuses », aujourd'hui au musée du Prado, qui nous conte le conflit entre Athéna et Arachné.

L'au-delà du principe de noblesse : « Les fileuses »

Ça ne nous regarde pas

Freud a écrit que le tissage était la découverte des femmes. Vélasquez illustre magnifiquement ce propos. « Les fileuses » ne sont que des femmes. Même le personnage casqué est une femme : Pallas Athéna, en termes romains Minerve, fille de Zeus. Dans les *Métamorphoses*, Ovide, qui vécut la naissance de l'Empire romain, nous en fait le récit.

Autant « Les Ménines » sont statiques, autant « Les fileuses » sont en mouvement. Le tableau donne l'impression d'une image sur arrêt tirée d'un film. Les femmes au devant de la scène sont actives. L'une d'elles est plus en vue, sur la droite du tableau, ne nous montrant pas son visage. Et son dos ainsi que le profil de son sein évoquent une grâce sensuelle. Elle travaille les pieds nus et le geste de son bras gauche tendu fait autorité devant le dévidoir qui transforme la laine brute en pelote : c'est Arachné, écrit Ovide, une jeune lydienne de condition modeste, pour ne pas dire une pauvre, connue pour son exceptionnel don pour la création de tapisseries. Elle tient dans sa main droite une pelote, bien ronde, fruit du travail du dévidoir. Sur la gauche, un rouet est au premier plan, il vient vers nous, il est en pleine activité. On le voit presque tourner. Le fil de laine est tendu. La femme qui se tient derrière, Pallas Athéna, s'est déguisée en vieille femme, sagement coiffée d'un foulard blanc qui n'est pas noué. Elle reste dans l'ombre. Doucement, elle s'adresse à une autre qui retient un rideau rouge. Dans une ambiance mordorée, au centre, une autre femme vêtue d'une jupe rouge regarde un papier brun roulé entre ses mains. Rien ne laisse présager un conflit entre ces femmes. Les choses sont en activité, productrices de cet élément, la laine, dont la fabrication est indispensable au tissage. Les unes et les autres débutent la chaîne qui permet de passer de l'ouvrière, ici représentée, à l'artisan qui conduira la navette ; lui qui, par ses mouvements et l'utilisation de différentes laines de toutes les couleurs, fabrique la tapisserie elle-même.

En arrière de ce groupe, des marches amènent notre regard sur la scène du fond, qui elle est très éclairée. Des femmes de la noblesse admirent la tapisserie tendue et suspendue au fond. Athéna est casquée, et Arachné, vers laquelle convergent les lignes de fuite de la perspective du tableau, a de gracieuses ailes. Mais dans le ciel se produit un spectacle inquiétant : deux angelots s'y ébattent qui rappellent ceux de « L'enlèvement

d'Europe » du Titien ou de Rubens ; l'un, à droite, si on y regarde de près, est en train d'être transformé en insecte. Bientôt Arachné sera une araignée qui tisse sa toile avec son ventre. Pourquoi un tel sort ? Rappelons brièvement le texte d'Ovide : sa tapisserie est d'une beauté irréprochable. Pallas Athéna sort de son déguisement de vieille femme, remet son casque et déchire la tapisserie. Arachné veut se pendre, mais Athéna a pitié et la transforme en araignée qui tissera sa toile au plafond, la sortant de son ventre.

Le personnage d'Arachné est équivoque. Dans ses *Métamorphoses*, Ovide nous dit qu'Athéna lui reproche d'abord le sujet de sa tapisserie : on y voit Zeus, le père d'Athéna, usant de stratagèmes pour abuser de la crédulité féminine : Arachné dépeint le dieu des Dieux en père de la horde primitive, et, féministe avant l'heure, le lui reproche. Freud a mis le meurtre du père de la horde au départ de la culpabilité des fils qui se sont alliés pour le tuer. Du côté des femmes, un tel accord ne se fait point : certaines sont favorables à son meurtre, d'autres en interdisent la représentation. Don Juan, le grand séducteur, a beaucoup de femmes contre lui et pour lui. Dans la passion, elles exigent sa mort. Athéna demande à sa rivale d'adoucir son propos, d'être plus humble. Au départ de l'épopée grecque, un homme, Ulysse, avait accepté, en son temps, les conseils d'Athéna. Il avait mis en acte la ruse, cette « métis », chère aux Grecs. Se déguisant en mendiant, il avait atteint son but : se débarrasser des prétendants et retrouver sa place auprès de son épouse, Pénélope la tisseuse. La Grèce, son épopée, débute avec Homère. Les métamorphoses d'Ovide sont romaines, la phallocratie et la toute-puissance des pères sont à son comble. Arachné, telle Antigone, s'entête : elle ne renonce pas à représenter le père dans ses entreprises séductrices de « toutes les femmes ». Si Ulysse avait accepté d'être autre comme tout le monde pour retrouver sa place, Arachné veut-elle être Autre contrairement à la Loi et que son être soit à l'origine du père ? Tout artiste n'est-il pas en partie du moins dans cette position de toute-puissance ?

Comment interpréter « Les Fileuses » dans la suite des « Ménines » ? Serait-ce une allégorie de la création artistique ? Après avoir tant voulu être anobli, et y avoir réussi, Vélasquez veut-il nous dire que la création artistique ne sort que du ventre de l'artiste lui-même, sans l'aide de personne, sinon de son propre génie ? La composition des deux tableaux est inversée. Alors que « Les Ménines » ont des yeux qui nous parlent, « Les Fileuses » ne croisent pas le regard du spectateur. Elles ne nous regardent pas. Ça ne nous regarde pas. Une seule femme près de la tapisserie, tout en haut à droite, nous lance un regard complice. Arachné n'est pas par hasard, le dernier personnage dont Vélasquez peint l'aventure. « Les Fileuses » lui permettent d'explorer et de nous transmettre avant sa mort ce continent noir du féminin. Grâce à son pinceau, dans l'ombre lumineuse, il devient le lieu de l'activité féminine par excellence et le point de départ de toute aventure humaine : la fabrique d'un élément essentiel à la psyché humaine dont je veux vous parler : le « tissu de l'amour ». L'araignée deviendra une des grandes métaphores de l'artiste qui tire de lui-même son art. La thèse de Sylvie Ballestra-Puech « Les métamorphoses d'Arachné » m'a beaucoup instruite¹. On y lit cette phrase de Mallarmé : « J'ai voulu te dire simplement que je venais de jeter le plan de mon œuvre entier, ...le centre de moi-même, où je me tiens telle une araignée sacrée ».

L'araignée serait-elle, elle aussi, le paradigme encore caché de la psychanalyse ? Bernard Golse en utilise la métaphore pour représenter la psyché naissante du bébé. Qui dit métaphore, dit remplacement d'un terme par un autre. Le premier objet qui la supporte, je l'ai appelé : « tissu de l'amour ». Je vais le situer dans le décours de mon

¹ Sylvie Ballestra-Puech métamorphoses d'Arachné L'artiste en araignée dans la littérature occidentale Droz 2006

travail personnel dont je m'aperçois dans l'après-coup qu'il concerne la question de la représentation dans ses rapports avec la mémoire inconsciente qui a passionné les Maîtres de notre génération, mais aussi de la dimension énergétique, économique de l'inconscient sans éviter le versant de l'affect.

Avant le tissu : la vie intra-utérine et ses conséquences sur la mémoire

En 1973, au décours de mon analyse personnelle, vint à ma connaissance l'idée d'une analysante liée à la perception vécue dans un rêve. Un plaisir se dégageait de l'arrivée d'anneaux sur une tige dressée comme le propose certains jeux pour petits enfants. Freud a écrit que le (la) phobique a besoin d'une régression topique et temporelle qui l'amène à revivre la problématique de sa naissance. Ainsi en était-il pour cette personne. J'en vins à faire l'hypothèse que nous gardons le souvenir d'une forme de jouissance alors présente en cet utérus maternel dont nous sommes tous sortis un jour et pour toujours : nous y vivons un temps de jouissance ombilicale profondément refoulée, mais qui nous marque à jamais, car la mémoire en garde la trace. Qu'il est difficile de penser que la force de la sexualité humaine pourrait avoir une de ses sources en ce lieu-là ! Freud en 1926, dans *Inhibition, symptôme et angoisse*, a écrit : « Il y a beaucoup plus de continuité entre la vie intra-utérine et la toute petite enfance que l'impressionnante césure de l'acte de la naissance ne nous donnerait à croire. » Et, en même temps, n'est-il pas logique que ce temps que nous avons tous en commun, nous les humains, ne soit pas sans importance sur nos avenir ? Certes, ce savoir premier de cette archéologie de la sexualité humaine est refoulé mais il laisse, et c'est en cela qu'il est essentiel, un souvenir de jouissance passive. Je fis, à cette époque, un article que j'intitulais : « La scène première peut se réécrire » et je l'envoyais à... Jacques Lacan qui était le Maître de la psychanalyse. Je n'avais pas froid aux yeux, me direz-vous. Trois jours après, je lui téléphonais : « Venez demain », entendis-je, à mon grand étonnement. Il accepta, comme pour beaucoup d'autres jeunes, de soutenir mon travail, avec une bonté dont je lui suis toujours reconnaissante. Certes, à l'époque, une telle hypothèse pouvait passer pour un pur délire, sans aucun appui objectif, même si Freud a déjà introduit ses *Trois essais sur la sexualité* « ce pan de la doctrine qui confine à la biologie »².

Mais depuis le temps de cette hypothèse, des progrès considérables ont été accomplis dans le domaine de la connaissance de la physiologie du fœtus. J'ai eu le privilège de voir le film présenté par Sylvain Missonnier dans les dernières journées de BBados. Que d'émotion de voir ce petit être humain que nous avons tous été pendant quelques mois ! Certes la maman sent bouger son bébé, mais le voir dans ses gestes avec le gros cordon qui se promène dans la cavité est si impressionnant ! Nous savons aujourd'hui que les processus sensoriels et la mémoire sont déjà à l'œuvre. Le fœtus entend les bruits du cœur, il est sensible aux sons extérieurs. Ainsi une rupture des perceptions, telle qu'elle se produit inévitablement à la naissance peut également être enregistrée. Cette perte d'un mode de jouissance, nous pourrions l'appeler castration originaire inévitable à tout humain, refoulée dans la nuit de nos mémoires. Par ailleurs, si jouissance ombilicale première il y a, elle est de nature passive. Là git l'essentiel de cette trace mnésique. Normalement, le refoulement originaire la fait passer loin dans l'inconscient. Mais si cette étape ne s'est pas produite, si elle n'est pas refoulée par l'activité des pulsions, de leur lien au langage avec la structuration qui en découle, alors

² Sigmund Freud *Trois essais sur la théorie sexuelle* Flammarion Champs Classiques

la psyché sera à nouveau happée par la mémoire de cette préhistoire de sa jouissance. Laquelle « reviendra dans le Réel », suivant la formule de Lacan, ou plutôt dans une béance du Réel et fournira matière à la psychose.

Par ailleurs, le fœtus est enveloppé par les membranes qui le protègent et disparaissent à la naissance de tout nourrisson. Au séminaire d'Alain Vanier, j'ai appris que des travaux récents parlent d'une relation particulière, mémorisée, à cet objet placentaire. Récemment, Paris a accueilli au musée du quai Branly, une exposition intitulée « Leurs trésors ont une âme », venue de la tribu, toujours existante, de Nouvelle-Zélande qui se nomme Maori. Il y est d'usage d'enterrer le placenta. C'est dire à quel point une existence lui est reconnue, pour éviter qu'il ne soit qu'une simple ordure, un objet abject, « *a litter* » pour reprendre ce mot de Joyce. Une abjection qui fait retour dans le Réel comme c'est le cas dans la mélancolie. La perte de cette part de nous-même ordinairement jetée est susceptible d'avoir des conséquences considérables sur la psyché car le souvenir d'une partie d'un moi originaire, définitivement perdue marque nos psychés à jamais. En cela, la naissance est un traumatisme.

Advient alors, pour ce bébé qui vient de naître, l'expérience principale, visible : téter le sein ou le biberon. La bouche devient une seconde enveloppe, alors que le souvenir de la première a la forme d'une chaussette ouverte, pour ne pas dire trouée, pour laisser passer le pied, comme il se doit. L'enveloppe externe est devenue interne : elle est une surface courbe et ouverte.

À partir de la naissance, tout nourrisson s'engage activement dans l'oralité. Pour Freud, cette étape est le point de départ de la sexualité infantile. Mais si on accepte une première phase ombilicale de sexualité passive, tout sujet donc connaît d'abord une jouissance passive, d'une nature qui s'accorde au féminin, puis une libido active, liée au versant masculin de la sexualité. Il en résulte que la sexualité humaine porte d'abord la bisexualité. Sur laquelle Freud a beaucoup insisté. Le sujet humain – garçon ou fille – s'orientera secondairement sur le plan de son identité sexuelle d'un côté ou de l'autre, du côté actif ou du côté passif. En fonction de ce qui lui est dit de son identité sexuée et de ses choix propres. Redisons-le. Le sujet névrosé, du fait du refoulement originaire, des premiers processus inconscients dans lesquels nous allons entrer, oublie ces premières sensations et leur articulation avec le tout début de la pensée humaine. La psychose, étant elle, comme l'a écrit Jean Oury, l'oubli de l'oubli, et la conséquence du retour dans la conscience de l'oublié qui vient faire effraction et chamboule l'esprit : la raison humaine est détruite dans sa capacité de structuration de la psyché humaine.

Le tissu de l'amour

Quittons la psychose. Trois ans après l'hypothèse sur l'importance de cordon, me vint une autre idée que j'ai déjà évoquée et dont je fis l'objet d'un exposé aux journées de Lille en mars 1978. Contrairement à l'usage, que j'avais fort bien compris, de dire ses idées à Lacan, pour qu'il en fasse ce que bon lui semble dans sa vaste théorie, je choisis de me taire jusqu'au jour de mon exposé. Ce qui tout d'abord le mécontenta. Partie d'une sensation que j'ai retrouvée dans mes propres rêves d'abord, plus tard dans ceux de mes analysantes, j'y décrivais un nouvel objet que j'intitulais « **objet x tissu raison de l'amour** » sans me cacher l'influence de la découverte de Lacan qu'il a intitulée : l'objet cause du désir, dont l'étayage premier est le sein. Dans le rêve, je me sentais d'abord tomber, puis un tissu, un filet, me retenait, évitait ma chute. J'en ressentis un grand soulagement. J'avais atteint une chose, le filet, qui ne se contentait pas de se faire

reconnaître à moi par une représentation, mais, plus encore, me permettait directement de ressentir un grand soulagement. L'affect d'angoisse qui résulte d'une chute dans le vide se résolvait, se transformait en un autre type d'affect : un apaisement, voire une joie, par la représentation et le ressenti de la chose atteinte par l'intermédiaire d'un rêve, ce mode si particulier d'imaginaire. Le tissu, ce « Lin » que je retrouvais pour me supporter avait-il la force du « Nil », cette force tranquille et nourrissante pour toute une civilisation et un peuple ? Le Lin était-il la si mystérieuse origine du Nil ? « Je rêvais que Julie était soutenue par un filet et ainsi je la portais et j'avais la certitude qu'elle cesserait d'être malade : je l'avais sauvée », me dit un jour une patiente de sa fille encore enfant. Un filet. Objet premier de la demande d'amour, il ne m'a pas attendue pour se manifester comme le premier objet du transfert.

Freud a insisté toute sa vie, en s'opposant à nombre de ses élèves, sur le caractère sexuel de la libido humaine. Mais lors des dernières journées sur l'hystérie d'Espace Analytique, Marcos Zafiroopoulos et Paul-Laurent Assoun ont insisté sur la question de l'amour et de l'identité d'un mystérieux objet du transfert, un objet pauvre. Le Christ avait déjà l'art de le faire fonctionner. « Comme il se promenait sur le bord de la mer de Galilée, Jésus vit deux frères Simon et Pierre qui jetaient leur filet dans la mer car c'était des pêcheurs. Venez à moi je vous ferai pêcheurs d'hommes. Et ils le suivirent... »³

À l'orée de la Renaissance italienne, la merveilleuse place en corbeille de Sienne, qui a gardé ses traditions vivantes, abrite le « Palio » deux fois par an dans la rivalité des « contrade ». Duccio, me servira de guide pour présenter ces objets dont je veux vous entretenir : au musée de l'œuvre de la cathédrale de Sienne se déroule tout un récit fait de scénettes de l'Évangile. Le filet qui s'étale devant la barque de Pierre et André est bien autre chose qu'un outil pour ramasser du poisson ; « Tu seras pêcheur d'hommes », autrement dit : « Tu te serviras à ton tour du filet qui t'as été transmis par amour ». Duccio, écrit Gabriella Rèpaci-Courtois, « fut l'un de ces esprits novateurs à qui la peinture italienne doit son affranchissement de la tradition byzantine alors décadente... il effectue une révolution dans les limites de celui-ci. Il redécouvre la signification originelle et poétique d'un langage artistique qu'il recréa personnellement. » Chaque réapparition du tissu de l'amour signe une révolution.

Le processus de mantèlement

Savoir se servir des filets prédispose au transfert. Pour le petit bébé, pour éviter sa chute, la maman s'est séparé d'un part de son propre filet jour après jour, pendant la tétée, le bébé est comme enveloppé par un processus que Donald Meltzer appelle « mantèlement » qui se déroule, écrit-il, jour après jour, pendant la tétée. Le temps joue son rôle dans la construction de ce mantelet, de ce petit manteau psychique. Je pense que l'ensemble des soins apporte ce sentiment d'exister par un filet. Il n'est pourtant pas un objet cause de la pulsion, initiant le sexuel. Il est un témoin de l'amour maternel qui lui tend ce filet, ce pas grand-chose, ce rien, parce qu'elle l'aime, parce qu'elle s'est préparé à ce don pendant sa grossesse. Il est la raison de l'amour. Préalable au désir. Il est le premier soutien d'une identité qui lui provient de l'Autre. Ainsi est fondé un narcissisme indépendant de l'image spéculaire, qui forme une doublure – tissu du moi –, qui empêche l'éclatement du miroir. « Le moi est une surface », a écrit Freud. Derrière le miroir qui donne à l'enfant la joie de se voir entier, il faut qu'il y ait d'abord eu ce tissu, ressenti jour après jour, par l'enfant dans les bras de la mère. Sur lui viendront s'inscrire

³ Évangile selon Saint Mathieu Chapitre IV

les marques du plaisir de l'objet cause du désir, origine de la sexualité. Quant à la mère, à voir se développer son bébé, à son premier sourire, elle – ou plutôt son inconscient – garde la mémoire qu'elle le lui a bien transmis, ce tissu qui sauve. Étape que je considère comme essentielle dans la dynamique de l'amour de transfert qui pérennise le premier amour de l'autre, de la mère quand elle peut se départir d'une part de ce narcissisme primaire en jeu, sans s'effondrer elle-même comme dans la psychose puerpérale. Qui atteste que certaines femmes sont confrontées après la naissance de leur enfant à une impossibilité de cet échange ou plutôt qu'elles vivent un gouffre psychique qu'elles remplissent par un délire. Reste bien sûr la question : comment l'enfant peut-il être sensible à cet objet ?

Procédons par étapes. Avec Ferenczi, nous pouvons décrire un mouvement d'introjection de l'objet dans la psyché. Et quand la représentation du filet revient sous l'effet de transfert dans les rêves, nous avons le témoignage de son efficacité. L'inconscient a réussi à re-capter l'essence de son objet. Lequel arrive pour un être humain à la jointure entre sa psyché et son corps. Mais comment s'en fait l'engramme dans la mémoire sur le plan neurologique ? Voilà la question qui m'anime et à laquelle je vais peu à peu tenter de répondre. Un récent numéro de la revue *Books* nous dit que la mémoire affective reste intacte, au long de la vie, même en cas D'Alzheimer. La représentation de l'objet invisible et pourtant Réel témoigne de son passage à l'intérieur de la psyché et son absence entraîne une insondable angoisse. J'attends avec impatience que les neurologues puissent nous en expliquer le mécanisme clairement.

Second point de ma réflexion à cette époque : l'inscription de l'objet cause du désir, qui est pour Lacan une lettre, *a letter*. Non une enveloppe de la Reine mais l'écriture d'une lettre. Comment s'articulent tissu de l'amour et objet cause du désir puisque nous les séparons ? Le jeu du football qui réunit tant d'humains sur la planète nous présente le but : que la balle touche le filet. Déjà Lacan avait parlé du ballon de rugby dans la mêlée comme l'exemple de la ruée des frères sur l'objet *a*, celui qu'il a décrit lui-même. Mais pourquoi la forme ronde – ou ovale – comme première représentation de l'objet cause du désir ? Je vous donne tout de suite mon hypothèse : parce que quand le bébé tète, le sein ou le biberon sont ronds. Le premier objet cause du désir est rond.

La métaphore de l'araignée

Un autre exemple des relations entre l'objet de l'amour et l'objet cause du désir est remarquablement illustré par la « métaphore de l'araignée » – la revoilà – promue par Bernard Golse. Elle me semble particulièrement suggestive et implique de prendre en compte à la fois du tissu de l'amour et de l'objet cause du désir. Son dernier ouvrage nous livre cette métaphore essentielle dont la pertinence pour entendre l'inconscient va loin. Voici ce qu'il décrit : « Quand l'araignée souhaite quitter le plafond pour descendre par terre, elle ne se jette pas du plafond, elle tisse des liens grâce auxquels, tout doucement, elle descend du plafond vers le sol. De la sorte, une fois par terre, elle est certes séparée du plafond qu'elle vient de quitter mais elle reste reliée, tant et si bien que, si elle souhaite remonter, elle pourra le faire en utilisant les fils qu'elle vient elle-même de secréter. »⁴ Pour Bernard Golse, cette métaphore, qui est plutôt un symbole (qu'entretient un sujet avec ses objets) illustre le cheminement du bébé vers le langage. L'araignée, ici, est l'illustration parfaite d'une double polarité des objets pulsionnels : la

⁴ Bernard Golse *Mon combat pour les enfants autistes* Odile Jacob p. 34

toile d'abord, élément « tissu de l'amour », sur lequel viennent se poser les métaphores poétiques, littéraires, picturales, musicales ; et la sphère, ici le corps même de l'araignée, l'objet central ensuite, qui est métonymique, en mouvement. Le temps est absolument indispensable pour construire la psyché du bébé.

Le processus de mantèlement finit par fabriquer un tissu solide : ce petit manteau grisâtre que Duccio introduit dans le paysage divin entre Virtuel et Réel, le voilà représenté. Soit dit en passant, l'existence en dehors de soi puis en dedans de soi m'amène à transformer la triade Réel Symbolique Imaginaire en quatuor : Virtuel, Réel, Imaginaire et Symbolique.

De mon point de vue, ce symbole de l'araignée va plus loin encore. Il représente aussi le moteur du discours analytique. Puisque l'agent en est à mon sens la dualité de l'objet cause du désir et du tissu raison de l'amour, cette araignée, qui se déplace sans pour autant perdre sa toile, est le paradigme présent-caché de l'action analytique au cœur du transfert.

L'essence du tissu du Virtuel au Réel

Le tissu, se décline : filet, corbeille tressée. Moïse dut la vie à une corbeille d'osier qui lui fit suivre le fleuve de sa destinée et apporter au peuple juif les Tables de la Loi. Freud fit du tissage la seule invention des femmes. À tout seigneur, tout honneur : par la grâce d'Homère, la toile fait parler d'elle. Dès le VIII^e siècle avant Jésus-Christ, l'*Odyssée* nous conte qu'une femme, une reine, Pénélope, invente par l'alliance des propriétés du tissage et de la ruse, si chère aux Grecs, la figure de la fidélité : tisser pendant le jour et défaire pendant la nuit la toile promise comme linceul à son beau-père, signant le lien de ce tissu à la mort. Ruse dont le but est d'attendre Ulysse, le Roi, le rusé, son époux, parti au combat pour vaincre les Troyens, et de passer le temps pour éloigner les prétendants au Trône qui convoitent le pouvoir qu'il a laissé. Le tissage dans le poème d'Homère a donc une visée politique. Un pont est lancé, dès le départ de notre civilisation occidentale, entre le tissage, la mort et le pouvoir. Les chants d'Homère sont un miel dont tous les Grecs seront nourris et qui va les mener à une des plus hautes avancées de la civilisation. L'importance du tissage, d'abord exercé par les femmes puis par les « rois tisserands », sera élaborée par l'articulation de la pensée philosophique, de l'art et de la première forme de démocratie qui suscite toujours un émerveillement, une fascination pour ceux qui s'en approchent. Platon, dans *Le Politique* se sert du tissage comme symbole de la vie politique – en cette démocratie inventée par les Grecs et qui a eu une telle influence à travers les siècles. Mais qui ne devait survivre que peu de temps, emportée déjà par les volontés farouches d'instaurer le tout pouvoir d'un empereur qui refoule la symbolique du tissage au profit de l'UN, de son pouvoir absolu.

Dans les années où j'ai commencé à décrire ce tissu, raison de l'amour auquel j'associais la lettre x pour marquer l'enchevêtrement des fibres, mon attention se porta sur une propriété particulière de cet objet-concept. À l'époque, nous avons été émerveillés par la découverte de la double hélice d'A.D.N. et le processus de la duplication me paraissait être la meilleure métaphore des propriétés de ce tissu. La mère peut se séparer d'une part de l'hélice au profit de son enfant sans dommage pour elle dans la majorité de cas. C'est dire que la particularité de cet objet est d'avoir la propriété de se diviser pour n'en transmettre que la moitié. L'objet x a cette propriété et un sujet, en l'occurrence la mère, en accepte ou non les conséquences, en particulier sa circulation.

Quand le bébé reçoit jour après jour ce tissu, il devra accepter à son tour qu'une partie soit destinée à son propre usage, et qu'une autre partie se détache pour l'échange avec l'Autre. Valeur d'usage, valeur d'échange pour faire écho au colloque « Marx et Lacan ». Le bébé reçoit en partage cet objet qui lui vient du premier Autre, la mère, et dont une part, du fait de la division propre à l'objet, va dégager la part d'échange qui va être restituée à l'Autre. Si bien que l'origine première qui est maternelle va être refoulée, au profit du Nom de l'Autre qui s'inscrit sur cette part de tissu qui a échappé au bébé et lui reviendra tel un « drap-peau » qui lui donne son identité sociale. Le tissu revient frappé du nom, du sceau de l'Autre, qui fait point de capiton. Première articulation du tissu avec le langage qui, nous a enseigné Lacan, fait barrage à la psychose.

Dans l'œuvre de Duccio que nous avons déjà évoquée, est mis en scène un type de « montagne » grise qui ressemble à une tente escarpée avec une ou plusieurs ouvertures. Cette représentation fera école et la peinture primitive italienne s'en servira. Le trou fait place à un tombeau dressé et Lazare, enveloppé de bandelettes réservées aux morts, se dresse ressuscité. Parfois le Christ lui-même approche de cette ouverture noire qui se découpe dans cette roche stylisée. À cette époque déjà, les relations du Virtuel et du Réel, du corps du Christ ressuscité avec le tissu, en l'occurrence les bandelettes de Lazare, préoccupaient la religion et les peintres qui la servaient.

Rien n'est aujourd'hui plus actuel que ce rapport entre le Virtuel et le Réel qui, vous le savez, se noue à l'Imaginaire et au Symbolique. J'ignorais à l'époque, en 1977, que se préparait une révolution technique qui atteindrait la planète toute entière. Car la technique, comme l'a écrit Heidegger, a la possibilité d'extérioriser la nature psychique du tissu, de le mettre à distance dans l'Autre, et d'en faire par la science reproduire ses fonctions. Michel Serres a montré que les sauts de la civilisation et ses effets sur la mémoire dépendent des nouvelles capacités techniques des humains à extérioriser les propriétés du tissu psychique : la survenue de l'écriture, la découverte de l'imprimerie, la possibilité de reproduire la capacité de retenir l'information, jour après jour, des lettres sur le parchemin du Moi transposé dans la Toile qui désormais couvre magiquement l'univers et a transformé la communication par un simple système binaire. La mythologie grecque avait déjà fait le lien entre le tissage et la toile de l'araignée qui lui préexiste. Or, au XX^e siècle, en même temps qu'était décrite dans la biologie l'existence de cette part détachable de l'hélice d'A.D.N., la théorie de l'information, jointe à un développement technique inouï, allait susciter une nouvelle invention des hommes. Au niveau animal, l'araignée est informée des vibrations de sa toile et peut réagir si elle est attaquée par un corps étranger. Les hommes ont inventé une immense Toile d'araignée, **le web**, virtuelle et pourtant réelle, efficace, porteuse de nos identités. Elle nous a ouvert le champ de l'information et d'un nouveau mode de communication, en temps réel, qui a transformé les modalités de l'échange. À Venise, la Sérénissime, le maire Massimo Cacciari a inauguré une loi : tout enfant qui naît a son nom et son adresse email.

Leibniz, du tissu de l'âme

Revenons au mystérieux tissu de l'amour. Avançons dans la connaissance de la composition de sa nature. Bien que ma formation soit médicale et psychiatrique, je m'intéressais comme vous tous à la philosophie. J'y fus introduite par le grand professeur que fut Gilles Deleuze. Grâce à lui, j'entrais dans l'essentiel de l'œuvre de Leibniz. En 1968, Michel Serres, dont l'œuvre m'accompagna au fil des méandres de sa pensée depuis son *Esthétiques sur Carpaccio*, avait publié sa thèse sur *Le système de*

Leibniz et ses modèles mathématiques. Dans un disque publié chez Gallimard intitulé *Leibniz*, son cours m'a fait découvrir « Le tissu de l'âme » ; qui, bien sûr, ne pouvait que me surprendre et me mettre à l'écoute.

Leibniz décrit donc l'inconscient, terme qu'il est le premier à utiliser, comme truffé de petites perceptions. Un tissu, le tissu de l'âme, au départ autre que nous-même, pénètre dans le corps de façon invisible. Action « en train de se faire ». Admirable formule. Cette substance, le tissu, forme des plis, écrit Leibniz. Elle a pénétré. Alors qu'elle est déjà plissée à l'extérieur du corps, elle vient pourtant à l'intérieur. Fabriquée par le Créateur, infiniment éloigné de ce point de pénétration mais dont l'existence n'est pas mise en doute. L'Autre ici infiniment éloigné existe. Ces plis parvenus à l'intérieur vont former une unité, une monade, unité sans trous, sans lumière mais individuelle, « l'inverse donc de Dieu pour autant que les inverses sont des nombres qui échangent leurs numérateurs et leur dénominateur : 2, ou 2/1, a pour inverse 1/2. Et Dieu, dont la formule est infini/1 a pour inverse la monade 1/infini. »⁵ Dieu étant là le Dieu du monothéisme.

Résumons-nous : il existe deux temps dans la formation de cette étape du tissu de l'inconscient :

Le premier purement sensoriel et inconscient : la pénétration du tissu, l'action en train de se faire.

Le second lié à un phénomène plus tardif, secondaire, lié à l'alliance entre le tissu et un objet qui le redresse et fait tiers entre la mère et l'enfant. Ainsi débute l'effacement de l'origine maternelle de la transmission au profit du symbole de l'origine, encore souvent appelé « père ». Si bien que le premier symbole à représenter l'action du tissu est le drapeau qui, de l'Autre, nous donne notre identité sociale. Qui comme moi s'occupe d'enfants autistes sait, à l'apparition du langage, qu'il faut qu'il y ait du IL pour que le « Je » puisse advenir.

Leibniz doit faire avec le christianisme. Les Grecs n'avaient pas le même problème avec l'infini. Les Dieux avaient leur lieu à eux : l'Olympe. Les plis, dans l'Antiquité, étaient de tous les vêtements. Il suffit d'admirer la victoire de Samothrace pour que les plis qui épousent les lignes de son corps, parlent plus que ne le ferait le visage qu'elle a perdu. L'architecture grecque, elle, oublie le pli cher au sculpteur. Elle repose sur la colonne et l'angle droit, fait en sa partie inférieure du plan du refoulement après sa rencontre avec la verticale de l'UN, de la colonne.

La rencontre de l'UN vertical et la fonction mathématique

Troisième étape. La rencontre de l'UN. L'un que le Symbolique transforme tel le sceptre du roi, qui fait autorité. Étape nouvelle pour le bébé. Essentiel cet Un vertical. Cette colonne sert de point d'appui pour notre sujet bébé. Pour utiliser une métaphore mathématique, le bébé peut se lever et « prendre la tangente ». La monade en est refoulée dans l'inconscient, et la différenciation entre le Ça et le Moi se précise, séparés désormais par une surface-tissu qui ne sera pas imperméable, mais pose une limite aux enveloppes de la monade. Notons bien que l'Être de la monade est dit UN par Deleuze. J'ai pensé qu'il était plus simple, de dire l'UNE (monade) pour la distinguer de l'UN, ce trait unaire de l'arbre vertical. Aujourd'hui, je dirai qu'il faut utiliser le neutre pour la caractériser. L'anglais le permet beaucoup plus facilement que le français puisqu'il a le « *it* » pour les choses différencié du masculin « *he* » et du féminin « *she* ». Répétons-le, à

⁵ Gilles Deleuze *Le pli* Éditions de minuit

l'instar du processus primaire : cette « une chose neutre » est le point de départ de l'inconscient, et un des grands événements de toute psyché est la rencontre de son premier être plissé, chiffonné, avec un bâton qui va faire de ces chiffons un drap-peau. Cette rencontre, cette articulation fait-elle traumatisme ? Dans certains cas, oui. Car le tissu, qui fait ces chiffons de l'être vont rencontrer un bâton qui les troue et les fait tenir droits. À plusieurs reprises, le français nous aide à entendre la composition de cet ensemble : la manche, ce tissu qui fait des effets oratoires quand un avocat fait sa plaidoirie, et le manche, ce bâton qui les redresse sont représentés par le même mot, au féminin et au masculin : admirable équivoque du signifiant. À eux deux et à un seul, il(s) forme(nt) le signifiant phallique. Le « tout phallique » comporte le manche et la manche, le « pas tout phallique » est à double sens : il peut n'être que le tissu, lieu du féminin, ou bien le bâton qui, à lui tout seul, veut s'affirmer tel une arme sans faiblesse aucune, sans adjonction de ce rien qu'est le tissu à lui tout seul. Par quelle opération les chiffons rencontrent-ils le manche ? Je n'en sais rien. Tel le monolithe noir de *2001, l'Odyssée de l'espace* de Kubrick, « Il arrive ».

Avant d'écrire *Le pli*, Gilles Deleuze, vous le savez, avec Félix Guattari a écrit *L'anti-Œdipe* et *Mille plateaux*. Ils sont les partisans du « pas tout phallique », c'est évident, de la schize, et ils ont inventé le concept de « corps sans organe ». Aurait-il à voir avec le « tissu de l'amour », avec son potentiel de division ? Nous allons y revenir. Leur choix de la ligne droite horizontale toute nue à la place du visage est bien conforme à leur refus de l'arbre, de l'érection du phallus, dont ils prônent l'éradication. Deleuze tout seul revient à Leibniz et à ses mathématiques que Michel Serres a étudié préalablement. Leibniz ne va pas se contenter de dire que la monade est plissée, il va faire une vraie révolution dans l'histoire des sciences en rendant calculable par une invention mathématique le contenu de cette monade, traduisant la courbe spécifique d'un pli, et ce en définissant la fonction – terme qu'il invente – qui caractérise cette courbe. On pourrait donc dire que, pour Leibniz, « la fonction » ne prend existence qu'à partir du fait où cet angle droit existe, cette articulation du vertical et de l'horizontal, de l'angle droit abscisse/ordonnée. Ce qui prouve malgré tout qu'il ne peut penser mathématiquement les propriétés du réel que du dehors, depuis le plan du refoulement qui différencie et sépare les deux étages inconscient/conscient. Leibniz sait qu'une phase est antérieure à sa mathématique et « singulière » pour chacun. Pour utiliser une métaphore, la psyché débute telle une boîte noire, singulière à chaque sujet, préalable au calcul, qui enregistre tous les chiffres, les paramètres, qui font l'histoire du vol de tel avion de telle compagnie aérienne. Mais la lecture ne peut en être que seconde ou sinon branchée sur un système de lecture extérieur. Pour Leibniz, les petites perceptions sont d'abord inconscientes (la notion même d'inconscient est une de ses inventions), mais après l'accumulation d'un nombre calculable de toutes petites variations, infinitésimales, sur la courbe dont nous définissons la fonction, la perception devient consciente : il l'appelle alors l'aperception qui engage l'inclination de l'âme qui devient presque un fait spirituel ; le fait perceptif, pris dans ses deux acceptations, physique et neurophysiologique, a son trajet propre. Puis, petite perception après petite perception, il devient conscient, symbolisable, « métaphysique », au-dessus de la physique, il acquiert une nature qui le fera passer sinon au Symbolique, au symbole. Mais avant cette « passe », les plis dans la monade donne au tissu un regain de puissance. Elle redouble, elle cube cette énergie qui ainsi fait le moteur de l'inconscient. La monade fait partie du corps, écrit Leibniz ; elle est incluse dans le corps. Sans pour autant s'y diluer car elle est structurée d'enveloppes successives. Les enveloppes, nous les avons déjà rencontrées autour du fœtus et elles étaient jetées, voire enterrées pour éviter de revenir sur le Moi

comme un objet pourri, comme c'est le cas dans la mélancolie. Le tissu de l'âme, le tissu de l'amour apporte de nouvelles enveloppes qui deviennent le « mantelet » de l'âme pour reprendre le terme proposé par Donald Meltzer qui toutefois l'a utilisé pour décrire le processus qui se construit jour après jour, dans la toute première enfance. Mantelet qui se symbolise, dans la peinture des primitifs italiens, par une petite montagne grise.

La pensée de Leibniz me fascine, j'en conviens, en raison de l'apport original et de la pertinence de sa pensée sur le plan scientifique. Et des concordances entre la terminologie que crée Leibniz et le fonctionnement du processus primaire de l'inconscient. Je la schématise évidemment beaucoup en espérant ne pas faire d'erreur grossière. Il met en rapport deux lettres x et y , rapport de dérivées $d'x$ et y : dx/dy . Ce rapport permet d'exprimer, par la fiction de l'infiniment petit, ce qui repose dans la monade et va jusqu'à l'infini, telle Alice aux pays des merveilles. Il définit aussi des mouvements d'intégration et des mouvements de dérivation avec retour vers une primitive caractérisant les équations algébriques qui se déduisent de ces opérations. (Ces termes sont très voisins des mécanismes décrits par la psychanalyse : introjection, projection, processus primaire.) Pli après pli. L'intégration de la petite différence⁶ s'avèrera de la plus grande portée pour la poursuite des mathématiques, de la physique et bien d'autres domaines. Si les découvertes de Leibniz sont encore aujourd'hui au fondement de la compréhension des mathématiques et se sont révélées si efficaces pour la physique, alors sans doute le sont-elles également pour connaître, sur le plan de la psyché, les lois qui régissent le contenu de la boîte noire qui contient l'énergie, la dynamique, la source économique de nos inconscients.

La tissu-sensation et le double

Au décours de cet apport de Leibniz me vint une nouvelle hypothèse. Elle ne m'arriva pas n'importe quand dans ma vie. Mon père tomba malade. Comme je l'accompagnai à l'hôpital, je lui donnai en couverture un grand foulard de couleurs chatoyantes signé Yves Saint Laurent. Mes enfants me disaient qu'il était mon nono. Je m'en séparai pour lui ; ayant accompli la dette de réel qu'un sujet doit au Père Mort, quelques mois plus tard, me vint l'idée que la régularité de la perception du tissu de l'âme était sans doute liée à **un 6^e sens : la tissu-sensation**. Nous voyons ; mais nous avons longtemps ignoré que la lumière nous arrive par des ondes et que l'œil a une structure qui lui permet de les recevoir. De même, je pose l'hypothèse que par la peau se transporte ce qui sera perçu comme un tissu : « le tissu de l'âme ». Didier Anzieu, le fils d'Aimée, en a eu le pressentiment. Il a nommé le Moi-peau, dont il a remarquablement décrit les conséquences cliniques. Que le tissu passe par la peau au départ ne l'empêche pas d'être transporté ensuite dans un site, qui lui est spécifique, où le mènent les neuromédiateurs. Didier Anzieu explique bien que sa localisation à la peau est un phénomène pathologique et que la thérapie doit pouvoir le faire se mouvoir.

La tissu-sensation, en arrière de l'identification spéculaire, crée ce que Foucault appelle un double qui « n'est jamais une projection de l'intérieur, c'est au contraire une intériorisation du dehors. Ce n'est pas un dédoublement de l'Un, c'est un redoublement de l'Autre... Je trouve l'Autre en moi... C'est exactement comme l'invagination d'un tissu

⁶ Les lois du calcul infinitésimal, composé de l'infiniment petit après infiniment petit ; du calcul différentiel qui tient compte par un **rapport** de ces toutes petites différences ; puis du calcul intégral qui en fait la sommation dans une équation intégrale.

en embryologie, ou l'opération d'une doublure en couture : tordre, replier, stopper ».7 Deleuze expliquant Foucault ne pouvait mieux dire. Freud donne une admirable description clinique de ce double quand, de retour de l'inconscient, il arrive à la conscience. « J'étais assis tout seul dans un compartiment de wagon-lit, quand, sous l'effet d'une secousse du train un peu plus rude que les autres, la porte qui menait aux toilettes attenante s'ouvrit et un monsieur d'un certain âge en robe de chambre, le bonnet de voyage sur la tête, entra dans mon compartiment par erreur ; je me levai d'un bond pour le détromper, mais je reconnus bientôt abasourdi, que l'intrus était ma propre image renvoyé par le miroir de la porte de communication »8 Nous voyons bien que le tissu, ici la robe de chambre et le bonnet, sont les éléments essentiels de ce souvenir car ils sont les rejets du premier objet-tissu de l'amour qui font retour de l'inconscient. Freud met ce genre d'expérience sous le chapeau de « l'unheimlich », l'inquiétant, mais après avoir fait une étude étymologique, il écrit que parfois « Heimlich » « qui fait partie de la maison, familier, cher et intime » peut se confondre avec « Unheimlich », l'inquiétant. En sachant que Freud ajoute dans cet article que l'angoisse provient d'un affect refoulé. Le plus intime deviendrait-il angoissant si, refoulé, il revient à la conscience ?

Disons-le : le premier mantelet du bébé qui pour lui est sa petite maison qui le sauve devient sous l'effet du refoulement susceptible de revenir à la conscience sous un effet d'étrangeté par rapport à l'identification spéculaire telle que Lacan en a montré l'importance dans le rapport d'un sujet à sa propre image dans le miroir.

Mais, diront certains : grâce à Lacan, nous savons que ce ne sont que balivernes. Nous croyons au signifiant. En effet, la tissu-sensation est une étape de l'articulation du processus primaire au signifiant et plus particulièrement au signifiant du Nom du père et au signifiant phallique. Il entre dans sa composition au titre du « Pas tout » phallique, avant son érection par le bâton dont j'ignore en vérité où le bébé le rencontre. Bonne rencontre pour les uns, mauvaise pour d'autres.

En faisant l'hypothèse d'un 6^e sens, sensible à l'objet-tissu, je m'adresse bien sûr à des spécialistes d'autres disciplines : la physique, en sachant que Claude Cohen-Tannoudji, prix Nobel de physique, a décrit les « atomes habillés » sur lesquels Serge Harroche, lui aussi prix Nobel de physique, a fait sa thèse ; aux neurobiologistes, aux immunologistes et leur notion de sanctuaire, aux psychiatres, bien sûr, aux dermatologues.... Et directement à Michel Serres, qui a inauguré après la guerre l'étude de Leibniz et les mathématiques et dont *Les cinq sens*⁹ laissent place au voile, ô combien !

Le tissu de l'amour, du fait de sa division, sépare la mère et l'enfant : il affranchit le bébé qui ainsi conforte le socle de sa future position de sujet. L'enfant perçoit et l'enfant commence à penser : jour après jour, la mère transmet du tissu qui s'est détaché d'elle-même : je parlerai de « trans- objectivation ». L'objet perdu, par la mère, du tissu, passe du côté du nourrisson qui est pleinement un être humain, mais pas encore un sujet. Il va le devenir.

Et une première étape se fait par la pensée naissante, qui découle de la tissu-sensation. Freud nous a appris qu'à la répétition maternelle répond la répétition chez l'enfant : « fort-da », c'était ici, c'est là-bas. Comme sa mère, qui parfois s'absente,

⁷ Gilles Deleuze Foucault Les Éditions de Minuit. P.105

⁸ Sigmund Freud Œuvres Complètes Tome XV PUF L'inquiétant p. 183

⁹ Michel Serres Les cinq sens Grasset

l'enfant se sépare de la bobine, de l'objet. Il le tient par un fil. Mais il n'est pas perdu pour autant : il peut le faire revenir. Un fil est lancé, puis un autre et encore un. La pensée continue à s'enhardir.

La pensée du bébé

Mais que d'aventures vit le bébé pendant tous ces déplacements des choses qui le concernent et qui se modifient, qui font retour, autrement qu'elles n'étaient parties ! Le bébé va aller plus loin encore. Par la pensée si elle est autorisée par sa mère qui lui laisse le champ de se poser des questions¹⁰. Ce tissu, d'où vient-il ? L'opération de la métaphore paternelle va effacer l'origine maternelle de ce don de tissu. « Il » est là bas. Ça, la valeur réservée à mon usage, m'est venu du dehors. Lui, disent les adultes, le père Noël, apporte les cadeaux. Le père est amour de même nature que le fils ; l'ordre du Symbolique déplace l'origine du tissu et le Nom du Père (ou plutôt du créateur qui peut varier selon les civilisations et les époques) va donner sa griffe au tissu. Dans les ascensions chrétiennes, d'ailleurs, un voile entoure les représentations du père assis dans des nuages de tissu. Ainsi en est-il de la religion catholique qui privilégie l'humilité et la pauvreté du Réel préalable à la dimension œdipienne qui apporte la richesse du père en partage. Le judaïsme l'a précédé et vous le savez : pour eux, le Dieu UN et trois à la fois (père, fils et Esprit) n'existe pas. Les Juifs ont pris un autre départ : le Nom écrit, indicible dès le départ, trace première sur le tissu de l'amour qui ne sera jamais vierge, qui ordonne la vie et la création qui est tout de suite sexuée. Le tissu de l'amour et la cause du désir ont pour les Juifs cause commune, pourrais-je dire ; l'enfant est promis dès le départ comme « La fiancée juive » de Rembrandt nous le fait pressentir. Péché originel, disent les chrétiens, pour qui Dieu n'est que le tissu même : « je te demande de me refuser ce que je t'offre, car je n'ai affaire qu'à ce nœud même », écrit Lacan qui met son nœud à la place du tissu dont il ne voit que l'ouverture en bon « Seigneur des anneaux » qu'il fut à la fin de son enseignement, en particulier dans ce séminaire XXIII, *Le sinthome*, qui évoque la fusion psychotique entre « *a litter* », l'ordure qui happe le discours et le corps du mélancolique, et « *a letter* », la lettre de l'objet cause du désir inscrit sur le tissu de l'amour. La frontière entre les deux fait parfois, pour le moins, tremblement du Réel. Quand elle n'est pas beaucoup plus grave. Dans la psychose maniaco-dépressive, le tissu vient à se « dé-rober » ou, pour prendre une métaphore que Julia Kristeva propose dans son film sur « la reliance », « l'ultime filet se dé-file ».

Au cours de ce séminaire, Lacan évoque la révolution de Cantor. Je ne reprendrai pas ici la théorie des ensembles. Je vais très simplement l'articuler à la mathématique de Leibniz. L'angle droit qui est le point de départ d'une fonction suppose la rencontre du tissu avec un bâton. Avant cette rencontre, cette tuchê, il n'y a que le tissu qui fait Un (e). Si bien que, si il n'y a pas d'ordonnée, tous les points sont sur le tissu qui fait la ligne des abscisses. Ainsi se forme l'ensemble vide, et l'Un en plus que j'appellerai « Une préalable » ou alors Un neutre préalable. À la suite du séminaire de Lacan *Le sinthome*, Jacques-Alain Miller, dans une notule « De fil en aiguille », écrit que pour Aristote le modèle de l'UN en plus, c'est le corps. De là il déduit que « le corps sans organe » (de Deleuze et Guattari), c'est « le corps-sac qui se déduit de l'ensemble vide ».¹¹ Ainsi, il se fait le passeur de Deleuze et Guattari, bien que Deleuze ait dit « Félix est dans la situation

¹⁰ Mantelet et mental n'ont en français qu'une lettre de différence.

¹¹ Jacques Alain Miller Notice de file en aiguille dans Jacques Lacan Le Séminaire livre XXIII p. 214

d'un fils qui sait qu'il n'y a aucune réconciliation possible avec le père. » Mieux vaut tard que jamais, mais comme il eut mieux valu pour F. Guattari, que j'ai eu la chance de rencontrer, que cette compréhension se passe plus tôt !

Voilà notre fil d'Ariane (terme aujourd'hui utilisé en informatique). Sac vide, ou plutôt, comme Michel-Ange s'est dépeint sur « Le Jugement dernier » de la Chapelle Sixtine : sac appendu à son portrait, à son image. « Tu es poussière, entrée en toi pour former le mantelet, tu reviendras à la poussière », donc autant se présenter au Jugement dernier sous ce plus simple appareil ! Si on le remet à plat, un simple bâton peut le redresser pour loger de multiples fonctions. Le bâton, c'est ce que Lacan appelle le signifiant Maître. Ré-articulation au Symbolique.

Nous sommes en présence d'un des phénomènes les plus intéressants de la science : la rencontre de chercheurs qui évoluent dans des champs séparés et pourtant se rejoignent avec des signifiants différents. Car la vérité scientifique n'appartient à personne. Elle traverse même les rideaux de fer ! Continuons à voyager, dans le temps et l'espace, en tenant fermement ce fil d'Ariane

En Angleterre, Donald Meltzer travailla avec les enfants autistes et décrit le processus de mantèlement qui aboutit à la formation d'un mantelet, d'un petit manteau de l'âme, de l'inconscient. Je le rattache à ces petites montagnes grises des primitifs italiens, représentation de nos âmes, à ouverture ronde ou allongée, laissant les objets de la trans-objectivation passer, effets de la « sensationnelle » résurrection du Christ.

Bernard Golse, à la suite de Meltzer, produit l'image de l'oscillation métaphorométonymique, décrite par Guy Rosolato, intriquant les mouvements des objets de l'amour et le désir qui vient faire écriture sur la surface du mantelet. Premiers graffitis du désir.

Un ouvrage récent, *Séparation*, de Nicole Malinconi donne un beau témoignage de l'effet de « magma » que peut opérer une fusion entre le mantelet maternel et celui de sa fille, et de la difficulté à s'en séparer. Elle fait allusion au physicien pour qui « la chiquenaude » nécessaire à sa dé-fusion « ne vient pas du dehors mais bien, dit-il, de relations d'incertitudes, d'une sorte de mouvement intérieur au magma, déclenché comme de lui-même, mystérieusement peut-être »¹². Comme il est agréable de retrouver sous la plume d'un écrivain un témoignage qui conforte la théorie ! De plus, un lien de cause à effet y est inscrit entre la « séparation », voire la déchirure du magma et du désir. Ce sac de l'âme ne serait-il pas aussi, quand il s'affine, reprend sa souplesse, l'objet du « corps mystique » dont Julia Kristeva fait l'essence de la jouissance mystique de Sainte Thérèse d'Avila et de son potentiel d'autre et d'autosatisfaction ?

Plus encore, plus proche de l'expérience commune à beaucoup d'hommes et de femmes, le tissu de l'âme ne serait-il pas la source de ce « rien » qui pour Daniel Arasse occupe la partie gauche d'un petit tableau de Fragonard qui porte le titre « Le verrou ».¹³ À travers lui, le spectateur voit, à droite, une scène clairement sexuelle entre un homme et une femme, et à gauche, rien d'autre que le tissu rougeoyant et très plissé des draps : la jouissance sera le transport en ce lieu-là.

Pénélope, Arachné, Louise Bourgeois, fille d'une tisserande... Après « Les causeuses » de Camille Claudel, il est remarquable que la grande œuvre artistique d'une femme sculpteur, à l'égal de Giacometti, donne vie à « Maman », cette araignée géante en bronze qui a fait le tour du monde et porte sous l'abdomen un sac rempli d'œufs de

¹² Nicole Malinconi *Séparation* LLL Les liens qui libèrent p.110

¹³ Daniel Arasse *Histoires de peintures* Éditions Denoël folio Essais p.22

marbre. Jean Frémon passe un jour avec Louise Bourgeois « entre les pattes du monstre. « C'est ma mère, dit elle, elle me protégeait ... vous avez vu ce qu'elle a là, sa petite famille » « Plissant les yeux et pinçant les lèvres avec cet air de contentement énigmatique qui lui était si particulier. »¹⁴ L'œuvre de Louise Bourgeois est la plus fantastique auto-analyse faite art. On ne pourrait rêver plus accomplie dans l'expression des fantasmes d'une femme, qui fut dans son enfance traumatisée par un père qui, tel Zeus dans la tapisserie d'Arachné, trompe son épouse. Louise Bourgeois dit non à son emprise, se marie et part vivre à New York. Un symptôme, la peur de chuter alors qu'elle est enceinte, va devenir « l'art de la chute ...puis l'art d'être ici en ce lieu. » Redevenir droite en sculptant des objets verticaux tels des totems, analyser les vertus du phallus, qu'elle nomme « fillette » en le (la) portant sous le bras avec malice sans oublier le tissage de sa mère. Dans la dernière exposition qu'elle a préparée de son vivant pour la Maison de Balzac, « Moi, Eugénie Grandet », elle peint le personnage qu'elle aurait pu devenir si elle n'avait pas dit non à son père. Eugénie est peinte nue avec un corps rouge, en pieds, avec un cordon qui sort de son nombril, se mêle à ses longs cheveux et se double d'un autre corps. Elle ne se nourrit que d'un lien avec sa propre psyché, sans ouverture sur l'Autre.

Un fil rouge, en fait, se déroule entre toutes ces œuvres qui expriment le même phénomène élémentaire : « les aventures du tissu de l'amour », pourrais-je écrire, valeur refuge de l'économie de marché. Chaque fois qu'un artiste accède à en exprimer un épisode, il crée une valeur qui n'est pas simplement ajoutée, mais une valeur d'exception, une valeur « sensationnelle » que le marché transforme en valeur refuge. Que les chaussures de Van Gogh puissent atteindre des sommes colossales, n'est-ce pas véritablement étonnant ? L'inconscient qui gît dans les îles de notre mémoire et ses expressions est ce que l'homme a de plus précieux.

Avant le monothéisme, à Athènes, le métier à tisser, dans l'ensemble de ses fonctions, était le support de métaphores qui témoignent de ce qu'une cité doit au tissage. Aristote pensait que, pour une part, les esclaves étaient nécessaires au travail du tissage et que si des machines pouvaient le faire un jour, l'esclavage pourrait être aboli. La navette qui va et vient, comme actuellement en France entre l'Assemblée Nationale et le Sénat, était déjà le symbole d'une démocratie qui respecte la pluralité des points de vue.

Dans la leçon sur l'aliénation, Lacan déroule l'étymologie du mot « *Separare*, séparer, j'irai tout de suite à l'équivoque du *se parare*, du se parer dans tous les sens fluctuants qu'il a en français, aussi bien s'habiller, que se défendre... et j'irai plus loin encore *se parere*, au s'engendrer. En latin, « ce mot est juridique comme d'ailleurs, chose curieuse, en indo-européen, tous les mots qui désignent le « mettre au monde »¹⁵. Puis il enchaîne encore sur parturition dont la racine signifie procurer un enfant au mari, opération juridique et sociale. Cette citation me permet de revenir pour conclure, sur un colloque que j'avais organisé avec Blandine Kriegel en janvier 1991 et qui s'intitulait « Les droits de l'homme et la psyché ». Elle y défendit son point de vue, à savoir que les Droits de l'homme obéissent à la « loi naturelle », tradition aristotélicienne. Cette conception fait suite à son ouvrage intitulé *L'État et les esclaves*. C'est dire que, pour elle, les droits de l'homme sont faits pour interdire ce qui s'oppose à la protection de la

¹⁴ Louise Bourgeois *Moi, Eugénie Grandet* Précédé d'un essai de Jean Frémon Le promeneur p.30

¹⁵ op. cité p.194

transmission de la vie, à la sûreté qui n'était jamais assurée du temps de la monarchie absolue et des lettres de cachet qui pouvaient embastiller tout sujet de sa Majesté si bon lui semblait. Pour ma part, je dirai que les Droits de l'homme conjugués doivent protéger tout humain, avant qu'il ne devienne un sujet, dans la transmission de la vie – et du tissu de l'amour, origine première de nos inconscients dont la transmission, si fragile, est la source première de la raison humaine, même si elle n'est que préalable à bien d'autres rencontres.

Marielle David

Cet été, la galerie Maeght de Saint Paul de Vence a donné carte blanche à Bernard-Henri Lévy pour organiser l'exposition annuelle autour du thème : La philosophie et la peinture. Quelle ne fut pas ma surprise quand venant de finir un chapitre par cette formule conclusive « les aventures du tissu de l'amour », j'appris que le titre qu'il composa fut « Les aventures de la vérité », ... Mais la rencontre n'est pas superficielle. Mon travail est suffisamment hanté par la différence essentielle entre le judaïsme et le christianisme pour qu'il n'apparaisse cousu de fil blanc, que des raisons personnelles, d'origine familiale, m'obligent à maintenir ces deux monothéismes comme deux tresses proches et pourtant si distinctes. Exerçant encore la psychanalyse, je ne puis en dire plus. Cette profession exige un effacement du « Je ». Bernard Henri Lévy a le courage de dévoiler l'entrelacement entre son histoire familiale, la conversion de sa sœur, Véronique, au christianisme et son fantasme du moment : « J'ai trouvé un nouveau Véronique. Cette fois de Picabia ... La vérité est que je vois des Véronique partout. Je vois un linge, un drap, un vague bout de tissu, comme dans le tableau de Moninot que m'a montré Kaepelin...- et hop ! Je dis Véronique ! Je répète Véronique ! Cela tourne à l'obsession ! »¹⁶

Septembre2013

¹⁶ Bernard Henri Lévy Les aventures de la vérité Fondation Maeght/Grasset p.99